

FEUILLETON

FAUTE ET CRIME

PREMIERE PARTIE.

LE CONDAMNÉ A MORT.

On était au mois de janvier. Toute la nuit la neige avait tombé à gros flocons. Elle tombait encore, mais plus fine, chassée violemment par une sorte de vent de tempête; une brise aigre, mordante, qui passait à travers les arbres dénudés, frappait aux murs des maisons et s'engouffrait dans les rues avec des sifflements lugubres. Les toits étaient blancs sous un ciel bas chargé de brume. Un tapis de neige couvrait le pavé des rues. Les voitures passaient sans bruit, les roues creusant de profondes ornières. On aurait dit que ce jour-là Paris ne s'était pas réveillé, tellement la grande cité était silencieuse. On n'entendait aucun de ces nombreux cris de la rue qui annoncent le travail des petits, la vie active de tous, et qui ont leur large place dans la physiologie générale de Paris. On aurait pu croire que l'immense ruche parisienne s'était endormie pour un temps, comme la ruche d'abeilles pendant les jours tristes où la terre est sans verdure et sans fleurs. Plus encore que les autres quartiers, le faubourg Saint Germain était silencieux et avait un aspect sombre et désolé. Les vieux hôtels bâtis entre cour et jardin, aux larges portes cochères fermées, aux portiques sévères, semblaient déserts. Il en est presque toujours ainsi du reste. Dans le jour, calme, tranquille, silence profond, nulle apparence de vie. La nuit venue, l'hiver surtout, qui est la saison joyeuse des gens riches. On allume les bougies, des lustres, les grandes fenêtres s'éclairaient, les portes cochères s'ouvrent; au silence succède le bruit; le faubourg sort de sa torpeur; de tous les côtés on entend le roulement des voitures sur le pavé; les salons aux riches tentures, aux lambris dorés, se remplissent d'hommes et de femmes avides de plaisir. Réceptions, concerts, bals, fêtes partout. C'est l'heure où ceux qui travaillent se reposent; c'est l'heure où les autres s'amuse.

Nous allons dire ce qui se passait, ce jour d'hiver, dans un splendide hôtel de la rue de Babylonne, pendant que la neige tombait, que le vent hurlait au dehors avec rage et que, semblable à un suaire immense, un brouillard épais enveloppait Paris. A ce moment, deux hommes causent à voix basse dans une chambre. Ils se tiennent debout dans le chambranle d'une fenêtre. Ils viennent de sortir d'une chambre contigue où il y a un malade. Ce malade est le marquis Edouard de Coulange; il est à peine âgé de trente-cinq ans. Le nom de Coulange est un des plus anciens et des plus illustres de France. Il est fait mention d'un sire de Coulange qui se distingua par son courage chevaleresque et fut un héros au temps de premières croisades. Le marquis est assis dans un large fauteuil. Bien que le fauteuil ait été roulé devant la cheminée où il y a un bon feu, que la chaleur de la chambre soit à peine supportable le marquis est enveloppé dans une longue robe de chambre doublée en fourrures. Ses pieds, sont posés sur une peau de vison. Il tient ses mains blanches, longues et décharnées, croisées sur sa poitrine; sa tête jetée en arrière s'appuie sur le dossier du fauteuil. Ses yeux sont fermés comme s'il venait de s'assoupir. La poitrine est oppressée et la respiration difficile. Sa figure est très-pâle et d'une maigreur effrayante; les pommettes des joues sont saillantes, le nez s'est aminci, et les yeux, entourés d'un cercle jaunâtre, se sont enfoncés

sous les arcades orbitaires; comme les joues, les lèvres sont décolorées. C'est la figure d'un malheureux dont la vie s'éteint lentement. En ce moment pourtant, le marquis est très-calme, et sur son visage aucun mouvement, aucune contraction ne relève la souffrance. Malgré les ravages causés par la maladie, sa figure est toujours belle et ses traits conservent leur cachet de haute distinction. Le malheureux ne voit pas sa position telle qu'elle est. Il ne sait pas, on a soin de le lui cacher, que plusieurs médecins l'ont condamné. Il attend plein d'espoir le retour des beaux jours, car il compte sur le printemps, la verdure, les fleurs, le soleil pour lui rendre ses forces épuisées, pour le guérir. Oh! il ne songe pas à la mort; il n'a pas encore cette pensée qu'il peut mourir. Est-ce qu'on peut avoir une pareille idée quand on a la jeunesse, la fortune et qu'on a devant soi l'avenir radieux qui promet toutes les félicités? Non le marquis de Coulange ne pense pas qu'il peut mourir. Il est jeune, il porte un grand nom, il possède une immense fortune, mais il a mieux que cela encore pour tenir à la vie, il est marié depuis deux ans et il aime ou plutôt il adore sa jeune femme. En lui donnant son nom il lui a donné son cœur et son âme: sa vie qu'il veut conserver, il la lui a consacrée. C'est pour elle que plein d'espoir il se tourne vers l'avenir c'est pour qu'elle soit heureuse qu'il ne doit pas mourir. Dans la pièce à côté, les deux hommes continuaient leur conversation à voix basse. L'un de ces hommes se nommait Ernest Gendron; il avait trente-deux ans. C'était un jeune homme, médecin de beaucoup de talent; mais, en attendant la fortune, il était encore à la recherche de la renommée. L'autre était le beau-frère du marquis de Coulange; il avait un an de moins que le docteur et il se nommait Sosthène de Perny. Le docteur disait: —Je n'ai pas la grande autorité de mes savants et illustres confrères qui ont été appelés successivement auprès de M. le marquis, aussi dois-je m'incliner avec respect devant leur pronostic. Oui, je dis comme eux que la situation du malade est grave très-grave. —Ainsi, comme les autres vous êtes sans espoir? demanda M. de Perny, qui tenait constamment ses yeux baissés, comme s'il eut craint de rencontrer le regard pénétrant et plein de clarté du jeune médecin. —Mon cher, répliqua vivement le docteur, jusqu'au dernier moment, tant que la vie n'est pas éteinte, le devoir du médecin est de ne pas se désespérer. Il s'accomplit parfois dans l'organisme de l'homme des phénomènes physiologiques qui déconcertent la science. J'ai vu des malades abandonnés par les médecins, repousser les étreintes de la mort et revenir à la santé. Les bonnes gens disent: "C'est un miracle!" Soit! Mais ce miracle est le résultat d'un fait physique; c'est un de ces phénomènes dont je viens de parler. —Alors vous pensez... —Je ne pense rien. Vous m'avez demandé de vous dire la vérité et je n'ai pas cru devoir vous le cacher. Mon pronostic est absolument le même que celui de mes confrères. L'anémie dont est atteint M. le marquis de Coulange fait chaque jour des progrès rapides; vous en avez la preuve dans son amaigrissement, son dépérissement. La nuit, il se réveille en sursaut, baigné, de sueurs froides; ces sueurs nocturnes n'annoncent rien de bon. Cette petite toux sèche et ces crachements de sang qu'il a eus à plusieurs reprises, ont aussi un caractère très-alarmant. Je n'ose pas dire encore que votre beau-frère est condamné, mais il est certainement menacé d'une phthisie pulmonaire, d'une tuberculisation des poumons. —Vous n'osez pas vous prononcer, docteur, dit M. de Perny mais malgré votre réserve... —Il y a le miracle, fit le médecin. —Je comprends. Il n'y a plus à se bercer d'illusions, le marquis est perdu et dès maintenant ma sœur peut se considérer comme veuve. Après être resté un moment silencieux, le docteur reprit: —Il est regrettable que M. le marquis n'ait pas suivi les conseils qui lui ont été donnés. Sa situation exigeait qu'il se rendit dans un climat chaud. —Nous lui avons proposé de le conduire à son choix en Algérie, en Sicile ou à Madère; il s'y est absolument refusé. —Les malades ont souvent de ces régnances inexplicables murmura le docteur. —Et il ajouta. —Malheureusement, il est peut-être trop tard maintenant. —Par lui comme par les autres, le marquis est condamné, se dit M. de Perny. Le docteur lui tendit la main. —Vous me quittez? fit M. de Perny. —Oui, j'ai une visite à faire assez loin d'ici. —Vous reviendrez demain? —Oui. Un dernier mot; si M. le marquis de Coulange avait à prendre certaines dispositions je crois que vous feriez bien.... (A suivre.)

Vous le savez, nous n'oserions peut-être pas crûs. Il faut voir pour le croire. Venez à l'Enseigne de la BOUTE VERTE, Rue Dalhousie, Ottawa. J. L. RICHARD.

UNE CARTE C'est surtout a la population de la basse-ville d'Ottawa, que je m'adresse. Avant de croire aux annonces de bas prix qui circulent dans cette ville, faites une VISITE au GRAND MAGASIN DE LA BASSE-VILLE Et je suis persuadé que les grandes réductions faites tout récemment, vous étonneront comme elles ont étonné les pratiques ordinaires de mon établissement. Il est inutile de donner le détail du bon MARCHÉ de nos prix, nous n'oserions peut-être pas crûs. Il faut voir pour le croire. Venez à l'Enseigne de la BOUTE VERTE, Rue Dalhousie, Ottawa. J. L. RICHARD.

Vous le savez, nous n'oserions peut-être pas crûs. Il faut voir pour le croire. Venez à l'Enseigne de la BOUTE VERTE, Rue Dalhousie, Ottawa. J. L. RICHARD.

Vous le savez, nous n'oserions peut-être pas crûs. Il faut voir pour le croire. Venez à l'Enseigne de la BOUTE VERTE, Rue Dalhousie, Ottawa. J. L. RICHARD.

Vous le savez, nous n'oserions peut-être pas crûs. Il faut voir pour le croire. Venez à l'Enseigne de la BOUTE VERTE, Rue Dalhousie, Ottawa. J. L. RICHARD.

LA BEAUTE ETERNELLE de la PEAU obtenue par l'usage de la PARFUMERIE ORIZA de L. LEGRAND, Fournisseur de la Cour de Russie. ORIZA-LACTÉ LOTION ÉMULSIVE Blanchit et rafraîchit la Peau. ORIZA-VELOUTÉ SAVON suivant la formule du D<sup>r</sup> O. REVELL Le plus doux à la Peau. ESS-ORIZA Parfums à tous les Bouquets de fleurs nouvelles. ORIZA-VELOUTÉ Poudre de FLEUR de RIZ adhérente à la Peau. ORIZA-OIL, Huile pour les Cheveux.

Vous le savez, nous n'oserions peut-être pas crûs. Il faut voir pour le croire. Venez à l'Enseigne de la BOUTE VERTE, Rue Dalhousie, Ottawa. J. L. RICHARD.

Vous le savez, nous n'oserions peut-être pas crûs. Il faut voir pour le croire. Venez à l'Enseigne de la BOUTE VERTE, Rue Dalhousie, Ottawa. J. L. RICHARD.

Vous le savez, nous n'oserions peut-être pas crûs. Il faut voir pour le croire. Venez à l'Enseigne de la BOUTE VERTE, Rue Dalhousie, Ottawa. J. L. RICHARD.

LA VELOUTINE est une POUDRE DE RIZ Spéciale, préparée au Bismuth; par conséquent, son action est salutaire à la peau. Elle est adhérente et absolument invisible; aussi communique-t-elle à la peau une beauté et un aspect velouté naturels.

MACHINES A COUDRE Le plus grand assortiment de Machines à Coudre des MELLEURES FABRIQUES et aux conditions les plus favorables, comprenant (pour usage de vestique, Royal, Wilson, Stewart, Wood, Warner, New Sewing, White, Wheeler et Wilson.)

Poudres de Condition d'Alexandre SOULES POUR les ROGNONS ET AUTRES MEDECINES CELEBRES POUR LES Chevaux AGENT A OTTAWA - C. STRATTON.

Vous le savez, nous n'oserions peut-être pas crûs. Il faut voir pour le croire. Venez à l'Enseigne de la BOUTE VERTE, Rue Dalhousie, Ottawa. J. L. RICHARD.

Vous le savez, nous n'oserions peut-être pas crûs. Il faut voir pour le croire. Venez à l'Enseigne de la BOUTE VERTE, Rue Dalhousie, Ottawa. J. L. RICHARD.

POELES! POELES! des meilleures manufactures du CANADA ET DES ETATS-UNIS Assortiment complet de poêles de tous genres et de tous prix.

J. B. ARIAL, PEINTRE, DÉCORATEUR, TAPISSIER ET VITRIER MARCHAND DE LA TUBE ET DE VITRES, 526 RUE SUSSEX OTTAWA.

J. A. POMINVILLE, BOUCHER, Étal No. 14, Marché By, Ottawa. Viandes de premier choix.

Annaux du Saint-Laurent. AVIS AUX ENTREPRENEURS. L'adjudication des travaux à l'entrée supérieure du canal Cornwall, et de ceux à l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat, qui devait avoir lieu le 13me jour de novembre prochain, est inévitablement remise aux dates ci-dessous.